

L'ontogenèse de Simondon : récit ou opération ?

Jamil Alioui

19 octobre 2017

Résumé

Pour intituler sa théorie de l'individuation de l'être, qui fonctionne comme une épistémologie spéculative générale, Simondon préfère le terme d'*ontogenèse* à celui d'ontologie. Cette théorie se donne pour tâche de décrire le devenir-soi de tous les étants, elle doit par conséquent se trouver en mesure de comprendre sa propre unité textuelle comme le produit de l'individuation qu'elle décrit. Se pose alors la question particulière de savoir si cette ontogenèse est un *récit* au sujet du monde ou une *opération* de sa constitution et, de façon plus générale, à quelles conditions un récit non nécessairement dialectique parvient à se constituer comme opération effective.

Dans son ouvrage majeur, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, le philosophe français Gilbert Simondon inaugure le projet de

saisir l'ontogénèse dans tout le déroulement de sa réalité, et de connaître l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu.¹

C'est indubitablement un projet scientifique, visant à connaître quelque chose : *onto* c'est l'étant, tout ce qui est ; *genèse* c'est le devenir, l'advenue, la génération ; il s'agit donc de connaître le processus d'advenue de l'étant. Mais comme nous le verrons, ce projet ne se limite pas à n'être qu'une théorie au sujet du monde. L'individuation que vise Simondon est l'individuation des choses *en général* : atomes, personnes, cultures, affections, ou encore êtres virtuels, etc. Selon l'auteur, partir d'éléments – qu'il s'agisse d'observables ou de concepts – pour construire des explications de la nature dernière de la réalité ne permet pas de comprendre, de viser, l'unité, la teneur des éléments eux-mêmes. Il est nécessaire de partir plutôt du principe de formation en général – appelé : ontogénèse – pour retrouver les individués, comme autant de termes dans un processus singulier. Comprendre ce que signifie ici « à travers l'individuation » constitue une – sinon la – difficulté centrale.

L'œuvre de Simondon étant gigantesque et complexe dans son articulation interne, et le temps à disposition limité, j'ai structuré mon exposé comme suit : je présenterai dans un premier temps les éléments décisifs de la problématique de l'ontogénèse autour de la question suivante : ne fait-elle que raconter spéculativement le réel ou est-elle réellement agent de la configuration du monde ? Je proposerai, dans un deuxième temps plus expérimental, de poser la question plus générale de savoir à quelles conditions un texte se constitue comme opération effective.



Tout d'abord, il est impératif de remarquer qu'énoncer de but en blanc la possibilité d'une « problématique de l'ontogénèse » nous situe déjà en dehors de la visée de Simondon.

La pensée philosophique, avant de poser la question critique antérieurement à toute ontologie, doit poser le problème de la réalité complète, antérieure à l'individuation d'où sort le sujet de la pensée critique et de l'ontologie. La véritable philosophie première n'est pas celle du sujet, ni celle de l'objet, ni

1. Gilbert SIMONDON, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005, 2013, p. 24.

celle d'un Dieu ou d'une Nature recherchés selon un principe de transcendance ou d'immanence, mais celle d'un réel antérieur à l'individuation, d'un réel qui ne peut être cherché dans l'objet objectivé ni dans le sujet subjectivé, mais à la limite entre l'individu et ce qui reste hors de lui, selon une médiation suspendue entre transcendance et immanence.¹

Simondon nous explique ici que nous sommes nécessairement déjà nous-mêmes un peu individués pour être en mesure d'énoncer quelque chose au sujet du monde, à plus forte raison : au sujet de l'individuation. Il postule, contrairement à Descartes et Kant, et de façon étonnamment moniste, que l'enjeu est manqué si l'on part d'une configuration du type de celle où un sujet est « en face » du spectacle du devenir multiple de l'être, c'est-à-dire en face de l'individuation, qu'il s'agirait d'objectiver correctement. Ce sujet pensant est en fait déjà hautement individué, il est lui-même un des multiples produits de l'ontogenèse, au même titre que tous les autres individués dont il assiste à l'individuation. Il est entremêlé dans le – et comme une partie du tout. Par conséquent, il y a un devenir-sujet, et avec lui un devenir-objet, autant d'expressions différentes, de modalités du processus d'individuation qui amène en général l'unité des étants et, avec leur unité, leur multiplicité.

Il s'agit alors de viser un moyen terme, une « réalité complète, antérieure à l'individuation ». Plutôt que de postuler la séparation entre sujet et objet et questionner ensuite la nature de la relation qui existe entre ces deux parties de l'être, Simondon aimerait comprendre comment ces deux natures ont pu parvenir à un état de séparation².

Mais le défi se complique soudainement : Comment mettre en présence quelque chose qui se constitue comme condition de possibilité de la présentification ? La méthode consiste à viser la bordure qui délimite le sujet objectivant et l'objet subjectivé, c'est-à-dire à tenter de penser ce qui se déroule réellement à la lisière où les deux parties se rencontrent, « à la limite entre l'individu et ce qui reste hors de lui ».

Au lieu de concevoir l'individuation comme une synthèse de forme et de matière, ou de corps et d'âme, nous la représenterons comme un dédoublement, une résolution, un partage non symétrique survenu dans une totalité, à partir d'une singularité.³

L'individuation complète est l'individuation qui correspond à un emploi total de l'énergie contenue dans le système avant structuration ; elle aboutit à un

1. *Ibid.*, p. 263.

2. Pour les lecteurs de Whitehead, ce point rappellera le problème de la « bifurcation de la nature » (Alfred North WHITEHEAD, *Le concept de nature*, trad. J. Douchement, Paris, Vrin, 2006, p. 68).

3. SIMONDON, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, op. cit., p. 63.

état stable ; au contraire, l'individuation incomplète est celle qui correspond à une structuration qui n'a pas absorbé toute l'énergie potentielle de l'état initial non structuré ; elle aboutit à un état encore métastable.¹

Ce qui *est* pleinement et définitivement c'est l'unité de l'être, l'individuation complète, achevée, terminée. Mais dans un être réellement unitaire et absolument consistant, le dédoublement, la tension qui permet par exemple au sujet de connaître l'objet, n'a pas lieu. Ainsi, le stable, qui a épuisé toute son énergie, correspond au mort. Ce qui continue d'évoluer, c'est le métastable, non pas achevé, pleinement individué, mais encore en cours d'individuation. Simondon explique ailleurs que « seule la mort serait la résolution de toutes les tensions », et il rappelle juste après que « la mort n'est la solution d'aucun problème »².

La différence entre stabilité et métastabilité permet ainsi de mettre en relation l'être et le problématique. Cette relation trouve toute sa consistance dans la notion de transduction.

Nous entendons par transduction une opération, physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine, en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place : chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe de constitution, si bien qu'une modification s'étend ainsi progressivement en même temps que cette opération structurante. Un cristal qui, à partir d'un germe très petit, grossit et s'étend selon toutes les directions dans son eau-mère fournit l'image la plus simple de l'opération transductive : chaque couche moléculaire déjà constituée sert de base structurante à la couche en train de se former ; le résultat est une structure réticulaire amplifiante. [...] La transduction peut être une opération vitale ; elle exprime en particulier le sens de l'individuation organique ; elle peut être opération psychique et procédé logique effectif, bien qu'elle ne soit nullement limitée à la pensée logique. [...] Dans le domaine du savoir, elle définit la véritable démarche de l'invention, qui n'est ni inductive ni déductive, mais transductive, c'est-à-dire qui correspond à une découverte des dimensions selon lesquelles une problématique peut être définie ; elle est l'opération analogique en ce qu'elle a de valide. [...].³

La transduction, nous dit Simondon, est, en quelque sorte, la forme, le modèle, la structure de l'opération qui a lieu en général à la limite des individués, quel que soit leur type. L'exemple proposé par Simondon, celui du cristal qui germe, peut facilement être généralisé. Une certaine région de l'être est dite « faire système » lorsqu'elle est réceptive à une impulsion énergétique extérieure. Une telle impulsion va engendrer un processus de transformation que Simondon nomme « structure

1. *Ibid.*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 204.

3. *Ibid.*, p. 32-33.

réticulaire amplifiante », selon lequel l'état du système, sa *structure*, est en même temps *opération* génétique de prise de consistance et souvent d'extension. Le processus est toujours local et l'individu qui se forme demeure en état métastable tant que le processus n'est pas achevé. L'opération vaut au même titre pour le cristal et son eau-mère que pour le sujet et son objet, elle est cette réalité recherchée « entre l'individu et ce qui reste hors de lui ».

J'ai dit plus tôt que la problématique de l'ontogenèse, considérée au même titre que d'autres problématiques, nous situait déjà en dehors de la visée de Simondon. Le point décisif ici est que l'ontogenèse, selon le texte simondonien, est en fait la condition de possibilité du problématique. L'individuation du cristal exprime en effet un système instable, problématique, tendant vers un état stable, résolu, par une auto-reconfiguration perpétuée. Simondon propose, ailleurs, une interprétation similaire de phénomènes différents : l'acquisition d'une personnalité, les révolutions sociales ou techniques, l'invention et l'innovation, etc., autant d'individuations qui s'opèrent comme résolution de problèmes suivant la transduction, structure universelle de l'acquisition de l'unité et du devenir-consistant des étants. Pour cette raison, partir d'une « problématique de l'ontogenèse » comme s'il ne s'agissait que d'un nœud théorique, c'est manquer le problème.

On rétorquera que, au sens où elle porte explicitement sur des objets qui se situent en dehors de l'expérience, au sens où elle n'a pas d'autre visée qu'une visée de connaissance, une telle proposition est simplement spéculative et se présente comme un récit métaphysique parmi d'autres. Cependant, et c'est ici l'enjeu central, Simondon entend sa propre proposition à l'aune de ce qu'elle propose.

Une pensée réelle est *auto-justificative* mais non justifiée avant d'être structurée : elle comporte une individuation et est individuée, possédant son propre degré de stabilité. Pour qu'une pensée existe, il ne faut pas seulement une condition logique mais aussi un postulat relationnel qui lui permet d'accomplir sa genèse. Si nous pouvons, avec le paradigme que constitue la notion d'individuation physique [càd celui proposé par Simondon], résoudre d'autres problèmes, dans d'autres domaines, nous pourrions considérer cette notion comme stable ; sinon, elle ne sera que métastable et nous définirons cette métastabilité par rapport aux formes plus stables que nous aurons pu découvrir : elle conservera alors la valeur éminente d'un *paradigme élémentaire*.¹

La connaissance se joue toujours déjà dans un monde individué, elle est elle-même un produit de l'individuation. Ainsi, on ne part pas d'une question du type : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien », qui présupposerait un « quelque

1. *Ibid.*, p. 84.

chose » de fait individué, mais plutôt d'un « postulat relationnel », nous dit Simondon, selon lequel tout récit métaphysique sur l'être est toujours déjà compris dans cet être qu'il raconte, et s'individue comme lui. *Ainsi, si l'explication vise l'éclairage de l'individuation de l'être, la possibilité d'existence de l'explication doit s'éclairer en même temps comme une conséquence de l'individuation.* Cela fait de l'ontogenèse non pas une simple théorie spéculative au sujet du monde, mais un type d'objet nouveau dont la stabilité n'est pas assurée : deviendra-t-elle, par sa réception dans les sciences de la nature par exemple, une vérité générale et définitive, c'est-à-dire stable ? Saura-t-elle s'instaurer comme paradigme épistémologique nouveau, à côté ou au-delà du paradigme disciplinaire actuel ? Opérera-t-elle comme déclencheur d'une transduction culturelle ? Ou restera-t-elle, au même titre que d'autres spéculations, un « paradigme élémentaire » ? À ce stade, on pourrait tout à fait dire de l'ontogenèse qu'elle est un « essai », si ce terme n'était pas déjà attribué à un certain genre littéraire. Ce qu'essaierait Simondon, de toute évidence, c'est de *réaliser l'individuation de l'ontogenèse.* Pour le dire autrement, l'enjeu de l'ontogenèse n'est pas d'être une théorie *vraie* ou *fausse* au sujet du monde, mais d'être *réelle* *comme configuration du monde.*



J'ai présenté très (trop) rapidement la problématique de l'ontogenèse, propre à Simondon, qui est beaucoup plus complexe que le contenu de ce bref aperçu. Mais cela ne nous empêche pas de tenter de concevoir *en général* le problème des textes, si j'ose dire, de ce type, à savoir : les constructions métaphysiques spéculatives au sujet de l'être et du devenir, ou, pour le dire encore autrement : les essais de théories génétiques telles que la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, *Procès et réalité* de Whitehead, *Les différents modes d'existence* de Souriau, la *Grammatologie* de Derrida ou encore *L'enquête sur les modes d'existence* de Bruno Latour. Au vu de leur portée et de leurs prétentions, de tels textes se trouvent obligés, *en même temps* et *au même titre*, de se comprendre eux-mêmes, en tant que textes, comme le produit du processus de génération ou de mise en présence qu'ils décrivent. On dira, pour poursuivre, que c'est là le propre de ces textes. Par exemple : le texte de Souriau intitulé *Du mode d'existence de l'œuvre à faire* est effectivement un texte, mais en même temps une œuvre à faire à laquelle son auteur s'est, de toute évidence, confronté. L'existence du texte opère, dans ce cas, comme justification factuelle de son contenu théorique.

La première question à poser, dans l'abord de la question de l'opérativité de tels textes, est peut-être celle de savoir s'il sont des récits. Je verrais au moins deux avantages à pouvoir considérer de tels textes comme des récits. Le premier avantage serait de pouvoir les comparer à peu près immédiatement aux textes de fiction, particulièrement – dans le contexte de Simondon – de science-fiction, ainsi qu'aux textes mythologiques. Comment construirait-on alors la différence de droit – pour autant qu'elle existe encore – entre l'ontogenèse de Simondon et la Genèse biblique par exemple ? Quels marqueurs pourraient donc opérer pour déterminer positivement la démarche proprement philosophique de Simondon vis-à-vis des autres démarches, eu égard au fait que toutes se présenteraient comme des récits sur le monde, justifiant leur propre émergence dans et à un moment donné de ce monde ? Je pense qu'une ébauche de réponse est possible au regard des sciences, et de la fertilité variable des textes mentionnés pour la recherche scientifique. Simondon offre effectivement un récit capable non seulement d'être entendu par les sciences, mais *a fortiori* de reconfigurer ces dernières, notamment épistémologiquement.

Le second avantage qu'offrirait la possibilité de considérer les théories génétiques comme des récits est l'accès balisé au concept de diégèse, entendu comme univers du récit. On pourrait alors, semble-t-il (mais ce serait à vérifier) affirmer que la diégèse du métaphysicien doit simplement correspondre *en droit* à la totalité de ce qui est, c'est-à-dire au monde total et actuel. Mais qui dit totalité, dit – en principe – système. Il est important de rappeler qu'historiquement les systèmes philosophiques comprenaient la science, et que la systématisme propre à une philosophie consistait entre autres à octroyer une place précise à la science au sein d'un ensemble disciplinaire. Pensons aux stoïciens qui, les premiers, séparèrent la philosophie en logique, éthique et physique.

La seconde question à poser est celle de la représentation. Rappelons que le philosophe – au moins depuis Kant – n'est plus face au monde, mais toujours déjà dedans. Confirmons ce fait avec le mot de Simondon : « connaître l'individu à *travers* l'individuation », c'est-à-dire : du dedans du processus, toujours déjà engagé en et avec lui. C'est l'idée de représentation qui se trouve par là mise en doute. Partir d'une définition de la représentation (implicite ou explicite) pour ensuite construire une théorie semble tout autant mener à la contradiction performative qu'une détermination *a priori* de la métaphysique comme discipline. Ainsi, on peut dire que pour être en mesure d'affirmer qu'une théorie génétique reconfigure effectivement le monde, il semble nécessaire au moins d'abandonner l'idée selon laquelle ce qui est produit à la lecture du texte se donne nécessairement comme une

représentation. Que l'on soit idéaliste ou réaliste¹, l'idée de représentation configure le problème de façon à ce que deux pôles lui préexistent : le sujet et l'objet. Comme le problème concerne justement l'existence de ces deux pôles, de ces deux régions de l'être – vu qu'il concerne tout ce qui est –, alors il semble non-pertinent de vouloir le résoudre en maintenant la polarité.

La question de la représentation amène une autre question, la dernière que j'aimerais poser aujourd'hui. Si ce que crée le texte ne peut pas simplement être réduit à une représentation, alors comment comprendre cette opération de création ? J'aimerais vous soumettre une esquisse de réponse, articulée autour des notions de textualité et de virtualité.

Tout d'abord, il y a une différence entre récit et texte. Un récit présuppose une épistémologie propre, et encore discutée aujourd'hui. Un récit est un certain type d'objet qui se trouve assez bien défini pour se différencier du texte. Le récit possède sa discipline d'étude : la narratologie. Le texte, par contre, envisagé comme objet technique producteur et configurateur de monde, semble ne pas avoir encore trouvé sa technologie propre.

L'installation du problème au niveau du texte plutôt qu'à celui du récit permet de postuler l'existence de certains textes virtuels, c'est-à-dire ici : non écrits ou à écrire. Si l'on me permet une analogie informatique, j'affirmerai par surcroît qu'un texte non (encore) écrit peut tout à fait déjà *être en cours d'exécution*. Par exemple : toute interprétation d'un texte est un autre texte, virtuel ; le contexte d'une œuvre textuelle est lui aussi un texte virtuel, qu'il faut souvent reconstruire ; un film imaginé à partir d'une œuvre littéraire est lui aussi, tant qu'il n'est pas réalisé, un texte virtuel, de même qu'une symphonie, écrite mais non encore jouée, etc.

Dans mon esquisse de réponse à la question de savoir comment comprendre cette opération de création propre aux textes, les textes sont considérés comme des unités élémentaires, actuelles ou virtuelles (mais toujours déjà réelles). Ces unités sont tantôt lues, tantôt écrites et tantôt exécutées. Ce modèle est basé sur une idée de « modes d'existence du texte », inspirée notamment par Whitehead et Souriau. Dans son ouvrage *Les différents modes d'existence*, Étienne Souriau définit deux modes d'existences différents pour les imaginaires et les virtuels :

1. « Pour l'idéalisme, la représentation de l'objet est déterminée par le sujet qui la produit, et est la projection des structures de l'esprit humain. Le réel est le produit de la pensée. [...] Dans la perspective réaliste, au contraire, les représentations de l'homme sont déterminées par les objets ; la connaissance est un processus réceptif. » Dictionnaire des concepts philosophiques, entrée « Représentation », Larousse, 2013, p.715.

Les imaginaires participent, en tant que suspendus à un phénomène de base, aux conditions propres de réalité de celui-ci, soit distinct ou flou, soit intense ou faible. Et c'est une manière de les définir. [...] Mais alors, leur cas n'est pas seulement celui de la faculté d'imagination. Il s'élargit pour englober aussi tout ce qui dépend du sentiment, de l'émotion. En fait, le phénomène de base des imaginaires est souvent émotif.¹

Dire qu'une chose existe virtuellement, est-ce dire qu'elle n'existe pas ? Nullement. Mais ce n'est pas dire non plus qu'elle est possible. C'est dire qu'une réalité quelconque la conditionne, sans la comprendre ou la poser.²

À l'aune des concepts de Souriau, je proposerais de définir l'opérativité textuelle comme *la technique d'actualisation des virtuels*. Cette actualisation consiste, à transformer les virtuels en actuels. On pourrait voir ici un critère permettant peut-être de différencier la science-fiction et les mythes des théories génétiques. D'un côté, science-fiction et mythes consisteraient à produire des imaginaires, à savoir des mondes puisant leur consistance dans des phénomènes actuels. Or, les imaginaires sont nécessairement différents de phénomènes actuels – objets de la science – puisque, par définition, ils les requièrent pour exister. De l'autre côté, les textes des théories génétiques pourraient être entendus comme cause de mondes virtuels *en concours pour l'actualisation*. D'abord, la virtualité, telle que la définit Souriau, offre la liberté épistémologique nécessaire à l'exercice de la philosophie. Ensuite, comme les virtuels se donnent d'abord comme conditionnés par « une réalité quelconque », il n'incombe qu'à leur agencement, à leur composition, de les rendre plus ou moins possibles, voire nécessaires. Les virtuels, comme produits des textes philosophiques, se présentent au philosophe comme l'œuvre à faire. Mais ce serait par le devenir-nécessaire que le virtuel – par exemple l'ontogenèse – s'actualiserait comme configurateur de monde. Or, personne ne peut forcer un virtuel à devenir nécessaire, raison pour laquelle toute philosophie réelle serait contrainte à n'être qu'un « univers en essai », pour reprendre les mots de Bertrand Saint-Sernin au sujet de Whitehead³.

Cette proposition, à discuter bien sûr, entend le texte comme une sous-classe des objets techniques. Ceci me permet de conclure avec un retour à Simondon. Dans son grand ouvrage, *Du mode d'existence des objets techniques*, Simondon nous dit la chose suivante :

L'objet technique pris selon son essence, c'est-à-dire l'objet technique en tant qu'il a été inventé, pensé et voulu, assumé par un sujet humain, devient le

1. Étienne SOURIAU, *Les différents modes d'existence*, Paris, PUF, 1943, 2009, p. 133.

2. *Ibid.*, p. 136.

3. Bertrand SAINT-SERNIN, *Whitehead. Un univers en essai*, Paris, Vrin, 2000.

support et le symbole de cette relation que nous voudrions nommer *transindividuelle*. L'objet technique peut être lu comme porteur d'une information définie ; s'il est seulement utilisé, employé, et par conséquent asservi, il ne peut apporter aucune information, pas plus qu'un livre qui serait employé comme cale ou piédestal.¹

Si le texte est un objet technique, et que nous acceptons l'épistémologie simondonienne, alors le texte est aussi un objet transindividuel. Il se donne par conséquent en même temps comme objet et comme modalité d'une relation entre individus. Il doit être inventé et doit rester perméable à son milieu associé sans quoi son fonctionnement est compromis.

À plus forte raison, le pouvoir de configurateur du monde actuel propre aux textes pourrait, avec un tel modèle, être éclairé sans être réduit à une question sociologique ou psychologique. C'est que la sociologie et la psychologie sont tributaires d'épistémologies spécifiques et présupposent donc déjà des textes en cours d'exécution. *A fortiori* ces disciplines semblent majoritairement tributaires de la notion de représentation qui empêche, comme nous l'avons vu, l'accès à la structure de l'opération visée.

Finalement, une telle entente de la textualité permettrait de réduire la résistance des cloisons disciplinaires. Rappelons ce critère de réalité que Simondon émet au sujet de l'ontogenèse, selon lequel elle doit être en mesure de « résoudre d'autres problèmes, dans d'autres domaines ». En effet, il n'y aurait pas, d'un côté, la science et de l'autre, la science fiction ; il y aurait simplement, d'un côté, des textes écrits, lus ou exécutés et, de l'autre, des mondes, imaginaires, virtuels ou nécessaires.

1. Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, 1969, 1989, 2001, 2012, p. 335.